

Que vaut le paradoxe de l'eau et du diamant ?

Audrey Glass, Arnaud Niedbalec

DANS **Fixer les prix, concevoir la valeur** 2023/1, PAGES 26 À 32
ÉDITIONS **Regards croisés sur l'économie**

ISSN 1956-7413

DOI 10.3917/rce.032.0026

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-regards-croises-sur-l-economie-2023-1-page-26?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Que vaut le paradoxe de l'eau et du diamant ?

What is the value of the paradox of water and diamond?

AUDREY GLASS ET ARNAUD NIEDBALEC
(RCE)

Résumé

Cet encadré présente le paradoxe de l'eau et du diamant, aussi appelé paradoxe de la valeur, formulé par Adam Smith. Tout en explicitant les notions de valeur d'usage et d'échange, il cherche à en montrer l'actualité.

Abstract

This article presents the paradox of water and diamonds, also called the paradox of value, formulated by Adam Smith. While explaining the notions of use value and exchange value, it also seeks to show their actuality.

C'est dans le chapitre iv du livre premier de son ouvrage *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (RDN) (1776, 1991) qu'Adam Smith énonce ce qui sera retenu sous le nom de paradoxe de l'eau et du diamant. Après avoir présenté la division du travail dans les précédents chapitres, il explique que sa généralisation a pour conséquence le fait que « chaque homme ne produit plus par son travail que de quoi satisfaire une très petite partie de ses besoins » ;

le reste ne pouvant être satisfait « que par l'échange » de son surplus avec celui des autres (*ibid.*, p. 91).

L'échange est donc central ; et Smith se demande « quelles sont les règles que les hommes observent naturellement, en échangeant les marchandises l'une contre l'autre, ou contre de l'argent. » (*ibid.*, p. 96) C'est à la recherche de ces règles qui s'imposent aux individus que Smith établit le raisonnement suivant :

« Il faut observer que le mot *valeur* a deux significations différentes ; quelquefois il signifie l'utilité d'un objet particulier, et quelquefois il signifie la faculté que donne la possession de cet objet d'en acheter d'autres marchandises [*sic*]. On peut appeler l'une, *Valeur en usage*, et l'autre, *Valeur en échange*. – Des choses qui ont la plus grande *valeur en usage* n'ont souvent que peu ou point de *valeur en échange* ; et au contraire, celles qui ont la plus grande *valeur en échange* n'ont souvent que peu ou point de *valeur en usage*. Il n'y a rien de plus utile que l'eau, mais elle ne peut presque rien acheter ; à peine y a-t-il moyen de rien avoir en échange. Un diamant, au contraire, n'a presque aucune valeur quant à l'usage, mais on trouvera fréquemment à l'échanger contre une très grande quantité d'autres marchandises. » (Smith, 1776, 1991, p. 96-97)

Si l'expression de paradoxe n'est apparue qu'après Smith, ce dernier n'employant ni le mot ni de notion apparentée, cette image, comme les nombreuses autres utilisées dans la RDN, constitue un narratif très utile pour rendre compte des problématiques relatives à la valeur.

La première explication de Smith par la rareté

Les historiens de la pensée d'Adam Smith ont découvert une première réponse à ce paradoxe donnée par Smith lui-même dans les notes de cours d'un de ses étudiants datées de treize ans avant la publication de la *RDN* (Robertson et Taylor, 1957). Reportée dans *Lectures on justice, police, revenue and arms* (Smith, 1763, 1896), elle présente la différence entre l'eau et le diamant comme une différence de rareté relative entre les deux biens :

« En fait, les prix bon marché [*cheapness*] et l'abondance [*plenty*] sont la même chose. C'est seulement en raison de son abondance que l'eau est si peu chère [*so cheap*] et ne coûte que son prix d'extraction ; et en raison de la rareté [*scarcity*] des diamants (dont l'usage réel ne semble pas encore avoir été découvert) qu'ils sont si chers [*dear*]. » (Smith, 1763, 1896, p. 157)

Toutefois, dans la *RDN* Smith n'emploie plus directement cette idée de rareté pour expliquer la valeur. Certains historiens expliquent ce revirement par l'influence de contemporains comme David Hume, qui accordait un rôle prépondérant au travail (Pelletier, 1977).

L'explication dans la Richesse des nations

La distinction opérée entre valeur d'usage et d'échange dans la *RDN* a fait l'objet de différentes interprétations tant sur la manière dont elles s'établissent et se mesurent que sur le lien qu'elles peuvent entretenir entre elles.

Tout d'abord, l'utilité d'une chose est la condition nécessaire à son échange. Si un bien n'est pas désiré, n'a pas de

valeur d'usage, il n'a pas de raison d'être échangé et donc d'avoir une valeur d'échange (Dellemotte, 2019). Ensuite, dans les chapitres qui suivent l'énonciation de son paradoxe, Smith cherche à « éclaircir les principes qui déterminent la *valeur échangeable* » (1776, 1991, p. 97) des marchandises. Il cherche à établir un étalon commun à chaque marchandise (appelé *prix réel* ou *prix naturel*) et à examiner dans quelle mesure les conditions sociales du marché font que le prix effectivement pratiqué, qui donne lieu à un échange en argent (appelé *prix du marché* ou *prix nominal*), est éloigné de ce prix réel.

Dès le chapitre v, Smith donne sa solution : le *travail* est « la mesure réelle de la valeur échangeable de toutes les marchandises » (p. 100). Lorsqu'un individu se procure une marchandise, il se procure en fait du travail d'autrui. Ainsi, « la *valeur* d'une denrée quelconque pour celui qui la possède et qui n'entend pas en user [...] est égale à la quantité de travail que cette denrée le met en état d'acheter ou de commander. » (p. 99) Pour illustrer cette idée, il emploie une autre image devenue célèbre : « s'il en coûte habituellement deux fois plus de peine pour tuer un castor que pour tuer un daim, naturellement un castor s'échangera contre deux daims ou vaudra deux daims. » (p. 117)

Or Smith introduit une nouvelle nuance. Cette image vaudrait seulement dans ce qu'il nomme « le premier état informe de la société », autrement appelé « sociétés primitives ». Il oppose cette société où « le produit du travail appartient tout entier au travailleur » (p. 118) avec la société de son époque dans laquelle différentes classes sociales se distinguent et où « le produit du travail n'appartient pas toujours tout entier à l'ouvrier » qui doit le partager « avec le *propriétaire du capital* qui le fait travailler » (p. 119). Mais même dans ce cas, le travail reste l'étalon de mesure : « Le travail mesure la

valeur, non seulement de cette partie du prix qui se résout en *travail*, mais encore de celle qui se résout en *rente*, et de celle qui se résout en *profit*. » (p. 120) Ces trois parties sont à la base du prix réel et Smith montre comment le produit du travail permet d'entretenir non seulement les travailleurs mais aussi une classe d'« oisifs » qui en consomment une partie.

La part relative entre le salaire des travailleurs, la rente des propriétaires et le profit des capitalistes suit ce que Smith nomme un *taux naturel*, qui varie selon le niveau de richesse des sociétés et leur état progressif, stationnaire ou décroissant. Il explique alors que la somme de ces trois composantes constitue le prix naturel vers lequel tend le prix de marché. Le rapport entre la demande et la quantité mise sur le marché fait que le *prix de marché* pourra être supérieur, inférieur ou bien égal au *prix naturel*. Toutefois, Smith considère que « la quantité de chaque marchandise [...] se proportionne naturellement d'elle-même à la demande effective » (p. 127), avec pour conséquence le fait que « le prix naturel est [...] le point central vers lequel gravitent continuellement les prix de toutes les marchandises » (p. 128). En dehors de circonstances accidentelles ou temporaires, le prix de marché est le même que le prix naturel.

Quelle actualité du paradoxe ?

Après avoir été distinguée de la valeur d'échange, la valeur d'usage ne semble pas avoir été beaucoup développée par Smith. On peut toutefois imaginer qu'elle puisse servir de support à l'intégration d'enjeux plus contemporains. En effet, pour des lecteurs comme Matthew Stephenson (1972), le paradoxe de Smith est la reconnaissance d'une divergence entre, d'une part, l'évaluation des biens par le marché et, d'autre part, celle faite par les individus ou les groupes en

dehors des processus marchands. Ainsi, la reconnaissance de la pénibilité du travail pourrait nous pousser à lui attribuer une valeur marchande supérieure. De la même manière, cette idée peut s'appliquer aux ressources naturelles comme l'expliquent Anders Fjeld et Matthieu de Nanteuil (2022) selon lesquels il serait intéressant de « considérer la valeur d'usage au niveau collectif, en termes d'utilité sociale des produits et des services, et [d']intégrer à cette considération la question de la soutenabilité écologique. »

Par ailleurs, la notion de valeur d'usage connaît un regain d'intérêt auprès d'institutions comme la Commission européenne¹, avec l'idée qu'une meilleure évaluation des « services rendus par la nature » permettrait de mieux refléter son importance et de mieux la protéger. Cette idée fait cependant l'objet de vives critiques par des économistes tels que Jean-Marie Harribey (2011) qui rappelle que la valeur d'usage de la nature est inestimable et « incommensurable à toute valeur économique » ; d'autant que, pour l'heure, la valeur mesurée des ressources naturelles ne reflèterait que leur coût d'exploitation.

Bibliographie

- DELLEMOTTE J. (2019), « Valeur et répartition, entre enjeux analytiques et normatifs », in FERREY S. et S. RIVOT (dir.), *Histoire de la pensée économique*, Pearson, Montreuil, p. 43-70.
- FJELD A. et M. DE NANTEUIL (2022), *Le monde selon Adam Smith : Essai sur l'imaginaire en économie*, PUF, Paris.
- HARRIBEY J.-M. (2011), « La nature hors de prix », *Revue critique d'écologie politique*, n° 38, p. 36-43.

1 Voir par exemple : https://environment.ec.europa.eu/topics/nature-and-biodiversity/nature-restoration-law_en.

- PELLETIER G.-R. (1977), « Trois bicentennaires : Hume, Condillac, Smith. Adam Smith entre le marginalisme et le marxisme », *L'Actualité économique*, vol. 53, n° 1, p. 44-64.
- ROBERTSON H. M. et W. L. TAYLOR (1957), « Adam Smith's Approach to the Theory of Value », *The Economic Journal*, vol. 67, n° 266, p. 181-198.
- SMITH A. (1763, 1896), *Lectures on Justice, Police, Revenue and Arms*, Clarendon Press, Oxford.
- SMITH A. (1776, 1991), *La richesse des nations*, Tome 1, Flammarion, Paris.
- STEPHENSON M. A. (1972), « The Paradox of Value: A Suggested Interpretation », *History of Political Economy*, vol. 4, n° 1, p. 127-139.